

TEMPERATURE

Du 27 mars 1903.

Table with 2 columns: Time (h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (60, 72, 74, 72).

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 27 mars. Indications pour la Louisiane: Temps averse et plus froid samedi; beau temps dimanche; vents frais du nord-ouest.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- List of contents: Les Gants du Comédien, L'Écrivain, Comment doit-on manger? Fourchette et couteau, Le Cimetière, A une femme, poésies, Le Colwaire d'Agnes, feuilleton du dimanche, Mondanités, chifon, L'Actualité, etc., etc.

LA RENOMMÉE

DE LA Nouvelle-Orléans AU LOIN.

Depuis quelque temps, la Nouvelle-Orléans a reçu de bien nombreuses visites d'associations, de conventions de tous genres, politiques, économiques, sociales et même artistiques, dont le succès jusqu'ici lui fait le plus grand honneur; mais cet avantage, ce privilège, elle en est redevable spécialement à la nature, au douceur exceptionnelles de son climat.

C'est là un fait incontestable dont nous n'avons pas à nous vanter outre mesure, puisque le mérite ne nous en revient pas.

Cet heureux mouvement ne s'est pas ralenti jusqu'à présent. Reste à savoir s'il sera durable, si nous ne le laisserons pas refroidir, s'éteindre peu à peu, avec le temps et tomber dans l'impopularité et l'oubli. C'est là précisément ce qui préoccupe actuellement, parmi nous, les esprits sages, prévoyants qui ne se laissent pas éblouir par l'éclat du présent et ont souci de notre avenir. Ils se demandent avec anxiété si nous saurons conserver la popularité dont nous jouissons pour le moment et ce que l'on pense de nous là-bas, au fond de l'Ouest et du Nord.

Les esprits superficiels se contentent volontiers des compliments que nous adressent complaisamment les étrangers, quand ils sont chez nous, et dont ils sont si prodigieux.

C'est là une erreur, fâcheuse, qui peut nous porter malheur. Nous aurions grand tort de prendre ces éloges pour de l'argent comptant. Les hommes du Nord et de l'Ouest n'ignorent pas les règles les plus élémentaires de la politesse.

Tant qu'ils habitent parmi nous et qu'ils jouissent de notre hospitalité, ils se gardent bien de critiquer ce qu'ils voient et entendent.

C'est chez eux, lorsqu'ils se re-

trouvent au milieu de leurs amis, de leurs connaissances d'enfance qu'il faut les entendre parler. Ils s'expriment alors sans contrainte et à cœur ouvert.

Ce n'est pas à la Nouvelle-Orléans qu'ils diront ce qu'ils pensent de la Nouvelle-Orléans, mais à Washington, à New York, à Boston, à Chicago.

C'est là, dans les salons, dans les réunions particulières plus encore que dans les journaux que la vérité vraie, dégagée de toute arrière-pensée s'échappe spontanément de leurs lèvres.

Bien, nous pouvons le dire avec fierté, il n'y a guère que des éloges qui sortent de leurs bouches à l'adresse de la Cité du Croissant.

Au milieu de toutes ces louanges, il peut encore se glisser quelques petites malices à l'endroit d'une ville qui grandit, qui s'étend, dont on ne peut arrêter la marche victorieuse. Mais là s'arrêtent les critiques; il ne leur est pas permis d'aller plus loin.

Telle est aujourd'hui, franchement et loyalement, la réputation dont jouit la Nouvelle-Orléans au loin. Nous ne pouvons que nous en féliciter, nous en encourageons, et notre premier devoir est de continuer à nous en rendre dignes.

BULLETIN

DE LA

STATION EXPERIMENTALE D'AUDUBON.

Nous venons de recevoir du Dr W. C. Stubbs, directeur et chimiste de la Station expérimentale d'Agriculture de l'Université de la Louisiane, établie depuis longues années au Parc Audubon, un bien intéressant et bien instructif document. C'est le bulletin annuel des travaux, des expériences de toute sorte qui se sont accomplis dans cette Station durant l'année 1902. C'est un travail énorme de plus de 200 pages qui comprend toutes les opérations qui ont eu lieu à cette Station, surtout en ce qui concerne les engrais.

Toutes les informations de quelque importance se trouvent accumulées dans ce brochure, et parfaitement classées par ordre de date comme par ordre de districts et de communautés agricoles et commerciales.

Il n'est pas un seul agriculteur qui, ayant recours à la station pour une expérience quelconque, n'y voit pas son nom inscrit, avec tous les détails nécessaires sur le genre d'exploitation à laquelle il s'est livré et sur la nature des engrais qu'il a employés.

Tous les échantillons envoyés et travaillés à la Station sont enregistrés avec un soin; de telle sorte qu'il n'y a pas de travail d'essai, d'expérience qui échappe au lecteur et que l'agriculteur ou l'industriel qui parcourt ce travail est parfaitement au courant des travaux et des réformes qui se sont accomplis sous l'influence de la Station, durant l'année.

La Station a rendu d'immenses services à nos agriculteurs, bien qu'elle n'y soit pas forcée par la loi; mais elle en a été amplement récompensée par la renommée et la popularité dont elle jouit ici et ailleurs.

Nous engageons vivement nos lecteurs de la campagne à prendre sérieusement connaissance de ce travail qui sera profitable et utile pour notre Etat.

L'esprit industriel du Sud.

Nous annonçons, hier, ici même, la réunion d'une grande Convention des Etats du Sud qui produisent maintenant ou ont produit dans le passé la canne à sucre, en vue de relever cette industrie trop négligée et presqu'entièrement oubliée depuis près d'un demi-siècle. On ne saurait assez encourager et protéger un pareil mouvement, à l'heure qu'il est, alors que les populations du Nord et de l'Ouest, après avoir fécondé les régions où elles s'établissent, songent à émigrer vers le Sud pour y chercher la fortune qui semble les abandonner là où elles sont installées. C'est avec raison qu'elles ont dans ce but fait choix de nos Etats de l'extrême Sud qui sont encore peu peuplés et où peuvent se développer des industries nouvelles capables de nous rendre plus riches agricoles. On s'est étonné des progrès que nous avons faits depuis une vingtaine d'années et on les a beaucoup vantés.

Jamais nous n'avons autant mérité qu'aujourd'hui les éloges que l'on nous adresse à ce sujet. Pour le prouver, il nous suffit de citer la convention qui l'on vient de convoquer à Macon. Impossible de voir plus juste, de faire un meilleur choix et d'agir avec plus d'adresse.

Cette industrie sucrière que l'on veut ressusciter, a eu ses beaux jours. Elle a rendu de grands services pendant la guerre de la confédération et elle nous permet d'éviter au moins en partie le joug de Cuba, dont nous sommes menacés par l'administration de Washington. Enfin, c'est la plus brillante attraction que nous puissions offrir aux cultivateurs du Nord et de l'Ouest qui désirent émigrer parmi nous et tenter la fortune dans une industrie nouvelle pour eux.

C'est en agissant de cette façon que nous avons accompli les grandes et belles choses qui nous ont tant relevés aux yeux des populations du Nord.

Ces études, ces dessins de types et de costumes locaux l'ont préparé merveilleusement à la première manière qu'il adopta dès son retour à Paris. En effet, il collabora d'abord à la "Mode" de Girardin et s'achemina ainsi tout naturellement vers les Bals Masqués qui consacrent définitivement sa renommée.

Entre temps il se plait à errer dans les solitudes de Montmartre pour y prendre les paysages d'une nature incolore: cette partie de Paris n'était, en ce temps là, qu'un coin très agréable, le commencement de la campagne parisienne. Toutes les œuvres de début de mon père portent la marque de son éducation scientifique: il traite le paysage avec une minutie, une fidélité incroyables; aucun détail n'est omis; s'il représente un arbre, il en dessine chaque feuille. Je me propose de faire prochainement une exposition complète de ses croquis, de ses lithographies, de ses aquarelles; on y verra, dans l'ordre chronologique, les progrès de son talent. Je possède des pièces inédites que les amateurs d'art sauront, je crois, apprécier.

Mon père, à ses débuts, travaillait lentement. Il n'était pas très bien doué et paraissait n'avoir pas grande facilité. Il réfléchissait beaucoup avant de prendre son crayon et l'exécution de son sujet n'avancait pas rapidement.

Chose curieuse! Ce caricaturiste n'a jamais produit de caricature, on si vous voulez, n'a donné que quelques caricatures. D'ailleurs, lui, était un véritable caricaturiste. Mon père doit être surtout regardé comme un peintre de mœurs.

Et remontant dans son coupé, derrière de Landrec déjà installé, il jeta cet ordre à son cochier: — Rue Lafayette, à la banque! L'équipage s'ébranla, déposant cinq minutes plus tard les deux associés devant l'immeuble où se trouvaient situés leurs bureaux.

Pendant ce temps, Paul Duroc avait continué sa route, et il arrivait bientôt à l'hôtel de Sommerence.

La marquise étant sortie de bonne heure, Berthe Duroc, inoccupée, se trouva plus à l'aise pour recevoir son fils et causer avec lui.

Depuis son retour d'Italie, elle avait constaté, avec ce regard et cette précision du cœur maternel qui ne trompent jamais, la tristesse de son enfant. Et, déjà, elle s'en était affectée.

Ce matin-là, surtout, elle fut frappée par l'expression d'accablement que Paul ne parvenait pas à dissimuler.

—Qu'as-tu donc, mon Paul? lui demanda-t-elle anxieuse.

—Oh! toujours la même chose. Et puisque tu le sais, ma chère mère, à quoi bon t'ennuyer avec des répétitions inutiles!

—Oui, toujours cette Carmen, n'est-ce pas?

—Pourquoi poursuivis-tu cette chimère?

—On a beaucoup écrit de mon père: portraits, anecdotes, biographies, rien ne manque à sa gloire. Malheureusement, de nombreuses erreurs, des erreurs tantôt altérées sous l'histoire et sa physionomie, et s'est créé ainsi des légendes que je ne serais pas fâché de dissiper.

Tout d'abord, sur son nom de Gavarni, il court une explication amusante mais inexacte. On va répétant qu'un employé du Salon du nom de Lambert, ayant reçu un envoi de mon père, un tableau qui représentait un paysage des Pyrénées, fut dans un coin de la table le nom de Gavarni qu'il prit pour un nom d'homme. C'est ainsi que le peintre Chevalier — c'est le nom de mon père, notre nom de famille — aurait été baptisé de piquante façon. Cette histoire renouvelée des Grecs — le fameux cirque joue le rôle de Pirée — n'a rien d'authentique.

Mon père, fils d'un modeste marchand de vin, a reçu une instruction scientifique. Il suit les cours d'une école professionnelle et apprend le dessin des machines. Ses premiers croquis sont d'une précision remarquable. Quand il a terminé ses études, sa famille l'envoie chez des parents dans les Pyrénées. Il séjourne longtemps dans le Midi: sa passion c'est de croquer les paysages et les costumes pittoresques des indigènes. A cette époque, il y avait encore en France, dans les provinces, des costumes variés, bariolés, que les artistes aimaient à représenter. Le crayon ou le pinceau à la main, le cirque de Gavarni et ses environs attiraient et retenaient mon père: et voilà pour quoi il a choisi le pseudonyme qu'il a rendu célèbre.

Mon père resta quatre ans à Londres; il s'en échappa quelque temps pour visiter l'Ecosse, dont il admire et dessine les costumes.

Enfin ma mère et toute la famille ayant désintéressé les créanciers de Gavarni, mon père revint à Paris qu'il ne quitta plus.

Vous avez remarqué que la plupart des œuvres de mon père sont traitées avec un fini et une perfection dans l'exécution vraiment remarquables. C'est qu'il se servait de la lithographie, procédé unique pour mettre en valeur les moindres nuances, rendre les velours, les soies des costumes. Aujourd'hui on travaille plus rapidement, plus scientifiquement; le "gillotage" ne permet pas d'obtenir les anciens résultats.

Mon père n'a jamais été un bohème à la manière des artistes de Montmartre. Il se "tenait", et notamment après son voyage à Londres, il gardait une réserve de gentleman poli mais un peu distant. Non pas Dieu merci, qu'il se soit jamais montré misanthrope, comme le prétendent à tort les Goncourt. Mais on n'avait pas la tentation, en lui parlant de lui taper sur le ventre. Grand, mince, les cheveux châtains, tirant un peu sur le roux, son air de distinction en imposait. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir pour amis quelques joyeux bohèmes: Constantin Guiz, Lorenz,

un satiriste, un philosophe du crayon. Aussi n'a-t-il jamais dessiné d'après un modèle; il composait, de "véritables" bonhomme. Il créait des types.

C'est en cela qu'il se rapproche de Balzac son contemporain et son ami. Tous les deux observent, certes, la nature humaine, c'est-à-dire les milieux les plus divers; ils notent des traits, des physionomies des attitudes, puis rentrés chez eux, s'abandonnent à leur inspiration. Tenez, voici une preuve décisive en ce qui concerne mon père. Sous le titre de "Chemin de Toulon", il a publié une série de forçats, de chevaux de retour, véritable galerie du bonnet vert qui contient des portraits d'une puissance terrifiante. Or mon père n'est jamais allé à Toulon et il ne s'est pas davantage installé sur le chemin du bagne pour prendre, au passage, les figures de criminels les plus caractéristiques. Il a bien fallu qu'il inventât et composât ces personnages. Ce qu'il soignait avant tout, parce qu'elles expriment la nature, l'essence d'un individu, c'est la tête et les mains. A regarder la tête et les mains d'un homme vous reconnaîtrez sans peine son origine, sa vie; elles donnent un signal complet. Le costume n'est qu'un "dégagement" sans importance.

Gavarni a eu, avec Balzac, un autre trait commun: les difficultés financières. De nombreux créanciers couraient après ses chances; aussi, en 1848, la peur de Cligny, la prison pour dettes, l'amena en Angleterre. Ce séjour en Angleterre a exercé une influence sensible sur le talent et le caractère de mon père. A Londres, il avait d'abord songé à étudier les dandys; mais, un beau jour, ayant traversé par hasard Whitechapel, il est étonné, saisi par cet enfer grouillant de la misère anglaise. Comme il ne pouvait rester en pleine rue pour regarder à loisir les êtres étranges, les phénomènes qui habitent ce quartier, il loue une chambre et, de sa fenêtre, il se repaît d'un spectacle incessant et varié de toute cette cour bouillonnante des miracles. On retrouve le souvenir de ces heures d'observations dans les "Anglais chez eux."

Mon père resta quatre ans à Londres; il s'en échappa quelque temps pour visiter l'Ecosse, dont il admire et dessine les costumes.

Enfin ma mère et toute la famille ayant désintéressé les créanciers de Gavarni, mon père revint à Paris qu'il ne quitta plus.

Vous avez remarqué que la plupart des œuvres de mon père sont traitées avec un fini et une perfection dans l'exécution vraiment remarquables. C'est qu'il se servait de la lithographie, procédé unique pour mettre en valeur les moindres nuances, rendre les velours, les soies des costumes. Aujourd'hui on travaille plus rapidement, plus scientifiquement; le "gillotage" ne permet pas d'obtenir les anciens résultats.

Mon père n'a jamais été un bohème à la manière des artistes de Montmartre. Il se "tenait", et notamment après son voyage à Londres, il gardait une réserve de gentleman poli mais un peu distant. Non pas Dieu merci, qu'il se soit jamais montré misanthrope, comme le prétendent à tort les Goncourt. Mais on n'avait pas la tentation, en lui parlant de lui taper sur le ventre. Grand, mince, les cheveux châtains, tirant un peu sur le roux, son air de distinction en imposait. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir pour amis quelques joyeux bohèmes: Constantin Guiz, Lorenz,

un satiriste, un philosophe du crayon. Aussi n'a-t-il jamais dessiné d'après un modèle; il composait, de "véritables" bonhomme. Il créait des types.

C'est en cela qu'il se rapproche de Balzac son contemporain et son ami. Tous les deux observent, certes, la nature humaine, c'est-à-dire les milieux les plus divers; ils notent des traits, des physionomies des attitudes, puis rentrés chez eux, s'abandonnent à leur inspiration. Tenez, voici une preuve décisive en ce qui concerne mon père. Sous le titre de "Chemin de Toulon", il a publié une série de forçats, de chevaux de retour, véritable galerie du bonnet vert qui contient des portraits d'une puissance terrifiante. Or mon père n'est jamais allé à Toulon et il ne s'est pas davantage installé sur le chemin du bagne pour prendre, au passage, les figures de criminels les plus caractéristiques. Il a bien fallu qu'il inventât et composât ces personnages. Ce qu'il soignait avant tout, parce qu'elles expriment la nature, l'essence d'un individu, c'est la tête et les mains. A regarder la tête et les mains d'un homme vous reconnaîtrez sans peine son origine, sa vie; elles donnent un signal complet. Le costume n'est qu'un "dégagement" sans importance.

Gavarni a eu, avec Balzac, un autre trait commun: les difficultés financières. De nombreux créanciers couraient après ses chances; aussi, en 1848, la peur de Cligny, la prison pour dettes, l'amena en Angleterre. Ce séjour en Angleterre a exercé une influence sensible sur le talent et le caractère de mon père. A Londres, il avait d'abord songé à étudier les dandys; mais, un beau jour, ayant traversé par hasard Whitechapel, il est étonné, saisi par cet enfer grouillant de la misère anglaise. Comme il ne pouvait rester en pleine rue pour regarder à loisir les êtres étranges, les phénomènes qui habitent ce quartier, il loue une chambre et, de sa fenêtre, il se repaît d'un spectacle incessant et varié de toute cette cour bouillonnante des miracles. On retrouve le souvenir de ces heures d'observations dans les "Anglais chez eux."

Mon père resta quatre ans à Londres; il s'en échappa quelque temps pour visiter l'Ecosse, dont il admire et dessine les costumes.

Enfin ma mère et toute la famille ayant désintéressé les créanciers de Gavarni, mon père revint à Paris qu'il ne quitta plus.

Vous avez remarqué que la plupart des œuvres de mon père sont traitées avec un fini et une perfection dans l'exécution vraiment remarquables. C'est qu'il se servait de la lithographie, procédé unique pour mettre en valeur les moindres nuances, rendre les velours, les soies des costumes. Aujourd'hui on travaille plus rapidement, plus scientifiquement; le "gillotage" ne permet pas d'obtenir les anciens résultats.

Mon père n'a jamais été un bohème à la manière des artistes de Montmartre. Il se "tenait", et notamment après son voyage à Londres, il gardait une réserve de gentleman poli mais un peu distant. Non pas Dieu merci, qu'il se soit jamais montré misanthrope, comme le prétendent à tort les Goncourt. Mais on n'avait pas la tentation, en lui parlant de lui taper sur le ventre. Grand, mince, les cheveux châtains, tirant un peu sur le roux, son air de distinction en imposait. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir pour amis quelques joyeux bohèmes: Constantin Guiz, Lorenz,

un satiriste, un philosophe du crayon. Aussi n'a-t-il jamais dessiné d'après un modèle; il composait, de "véritables" bonhomme. Il créait des types.

C'est en cela qu'il se rapproche de Balzac son contemporain et son ami. Tous les deux observent, certes, la nature humaine, c'est-à-dire les milieux les plus divers; ils notent des traits, des physionomies des attitudes, puis rentrés chez eux, s'abandonnent à leur inspiration. Tenez, voici une preuve décisive en ce qui concerne mon père. Sous le titre de "Chemin de Toulon", il a publié une série de forçats, de chevaux de retour, véritable galerie du bonnet vert qui contient des portraits d'une puissance terrifiante. Or mon père n'est jamais allé à Toulon et il ne s'est pas davantage installé sur le chemin du bagne pour prendre, au passage, les figures de criminels les plus caractéristiques. Il a bien fallu qu'il inventât et composât ces personnages. Ce qu'il soignait avant tout, parce qu'elles expriment la nature, l'essence d'un individu, c'est la tête et les mains. A regarder la tête et les mains d'un homme vous reconnaîtrez sans peine son origine, sa vie; elles donnent un signal complet. Le costume n'est qu'un "dégagement" sans importance.

Gavarni a eu, avec Balzac, un autre trait commun: les difficultés financières. De nombreux créanciers couraient après ses chances; aussi, en 1848, la peur de Cligny, la prison pour dettes, l'amena en Angleterre. Ce séjour en Angleterre a exercé une influence sensible sur le talent et le caractère de mon père. A Londres, il avait d'abord songé à étudier les dandys; mais, un beau jour, ayant traversé par hasard Whitechapel, il est étonné, saisi par cet enfer grouillant de la misère anglaise. Comme il ne pouvait rester en pleine rue pour regarder à loisir les êtres étranges, les phénomènes qui habitent ce quartier, il loue une chambre et, de sa fenêtre, il se repaît d'un spectacle incessant et varié de toute cette cour bouillonnante des miracles. On retrouve le souvenir de ces heures d'observations dans les "Anglais chez eux."

Mon père resta quatre ans à Londres; il s'en échappa quelque temps pour visiter l'Ecosse, dont il admire et dessine les costumes.

Enfin ma mère et toute la famille ayant désintéressé les créanciers de Gavarni, mon père revint à Paris qu'il ne quitta plus.

Vous avez remarqué que la plupart des œuvres de mon père sont traitées avec un fini et une perfection dans l'exécution vraiment remarquables. C'est qu'il se servait de la lithographie, procédé unique pour mettre en valeur les moindres nuances, rendre les velours, les soies des costumes. Aujourd'hui on travaille plus rapidement, plus scientifiquement; le "gillotage" ne permet pas d'obtenir les anciens résultats.

Mon père n'a jamais été un bohème à la manière des artistes de Montmartre. Il se "tenait", et notamment après son voyage à Londres, il gardait une réserve de gentleman poli mais un peu distant. Non pas Dieu merci, qu'il se soit jamais montré misanthrope, comme le prétendent à tort les Goncourt. Mais on n'avait pas la tentation, en lui parlant de lui taper sur le ventre. Grand, mince, les cheveux châtains, tirant un peu sur le roux, son air de distinction en imposait. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir pour amis quelques joyeux bohèmes: Constantin Guiz, Lorenz,

un satiriste, un philosophe du crayon. Aussi n'a-t-il jamais dessiné d'après un modèle; il composait, de "véritables" bonhomme. Il créait des types.

C'est en cela qu'il se rapproche de Balzac son contemporain et son ami. Tous les deux observent, certes, la nature humaine, c'est-à-dire les milieux les plus divers; ils notent des traits, des physionomies des attitudes, puis rentrés chez eux, s'abandonnent à leur inspiration. Tenez, voici une preuve décisive en ce qui concerne mon père. Sous le titre de "Chemin de Toulon", il a publié une série de forçats, de chevaux de retour, véritable galerie du bonnet vert qui contient des portraits d'une puissance terrifiante. Or mon père n'est jamais allé à Toulon et il ne s'est pas davantage installé sur le chemin du bagne pour prendre, au passage, les figures de criminels les plus caractéristiques. Il a bien fallu qu'il inventât et composât ces personnages. Ce qu'il soignait avant tout, parce qu'elles expriment la nature, l'essence d'un individu, c'est la tête et les mains. A regarder la tête et les mains d'un homme vous reconnaîtrez sans peine son origine, sa vie; elles donnent un signal complet. Le costume n'est qu'un "dégagement" sans importance.

Gavarni a eu, avec Balzac, un autre trait commun: les difficultés financières. De nombreux créanciers couraient après ses chances; aussi, en 1848, la peur de Cligny, la prison pour dettes, l'amena en Angleterre. Ce séjour en Angleterre a exercé une influence sensible sur le talent et le caractère de mon père. A Londres, il avait d'abord songé à étudier les dandys; mais, un beau jour, ayant traversé par hasard Whitechapel, il est étonné, saisi par cet enfer grouillant de la misère anglaise. Comme il ne pouvait rester en pleine rue pour regarder à loisir les êtres étranges, les phénomènes qui habitent ce quartier, il loue une chambre et, de sa fenêtre, il se repaît d'un spectacle incessant et varié de toute cette cour bouillonnante des miracles. On retrouve le souvenir de ces heures d'observations dans les "Anglais chez eux."

Mon père resta quatre ans à Londres; il s'en échappa quelque temps pour visiter l'Ecosse, dont il admire et dessine les costumes.

Enfin ma mère et toute la famille ayant désintéressé les créanciers de Gavarni, mon père revint à Paris qu'il ne quitta plus.

Vous avez remarqué que la plupart des œuvres de mon père sont traitées avec un fini et une perfection dans l'exécution vraiment remarquables. C'est qu'il se servait de la lithographie, procédé unique pour mettre en valeur les moindres nuances, rendre les velours, les soies des costumes. Aujourd'hui on travaille plus rapidement, plus scientifiquement; le "gillotage" ne permet pas d'obtenir les anciens résultats.

Mon père n'a jamais été un bohème à la manière des artistes de Montmartre. Il se "tenait", et notamment après son voyage à Londres, il gardait une réserve de gentleman poli mais un peu distant. Non pas Dieu merci, qu'il se soit jamais montré misanthrope, comme le prétendent à tort les Goncourt. Mais on n'avait pas la tentation, en lui parlant de lui taper sur le ventre. Grand, mince, les cheveux châtains, tirant un peu sur le roux, son air de distinction en imposait. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir pour amis quelques joyeux bohèmes: Constantin Guiz, Lorenz,

un satiriste, un philosophe du crayon. Aussi n'a-t-il jamais dessiné d'après un modèle; il composait, de "véritables" bonhomme. Il créait des types.

Enfin ma mère et toute la famille ayant désintéressé les créanciers de Gavarni, mon père revint à Paris qu'il ne quitta plus.

Vous avez remarqué que la plupart des œuvres de mon père sont traitées avec un fini et une perfection dans l'exécution vraiment remarquables. C'est qu'il se servait de la lithographie, procédé unique pour mettre en valeur les moindres nuances, rendre les velours, les soies des costumes. Aujourd'hui on travaille plus rapidement, plus scientifiquement; le "gillotage" ne permet pas d'obtenir les anciens résultats.

Mon père n'a jamais été un bohème à la manière des artistes de Montmartre. Il se "tenait", et notamment après son voyage à Londres, il gardait une réserve de gentleman poli mais un peu distant. Non pas Dieu merci, qu'il se soit jamais montré misanthrope, comme le prétendent à tort les Goncourt. Mais on n'avait pas la tentation, en lui parlant de lui taper sur le ventre. Grand, mince, les cheveux châtains, tirant un peu sur le roux, son air de distinction en imposait. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir pour amis quelques joyeux bohèmes: Constantin Guiz, Lorenz,

un satiriste, un philosophe du crayon. Aussi n'a-t-il jamais dessiné d'après un modèle; il composait, de "véritables" bonhomme. Il créait des types.

C'est en cela qu'il se rapproche de Balzac son contemporain et son ami. Tous les deux observent, certes, la nature humaine, c'est-à-dire les milieux les plus divers; ils notent des traits, des physionomies des attitudes, puis rentrés chez eux, s'abandonnent à leur inspiration. Tenez, voici une preuve décisive en ce qui concerne mon père. Sous le titre de "Chemin de Toulon", il a publié une série de forçats, de chevaux de retour, véritable galerie du bonnet vert qui contient des portraits d'une puissance terrifiante. Or mon père n'est jamais allé à Toulon et il ne s'est pas davantage installé sur le chemin du bagne pour prendre, au passage, les figures de criminels les plus caractéristiques. Il a bien fallu qu'il inventât et composât ces personnages. Ce qu'il soignait avant tout, parce qu'elles expriment la nature, l'essence d'un individu, c'est la tête et les mains. A regarder la tête et les mains d'un homme vous reconnaîtrez sans peine son origine, sa vie; elles donnent un signal complet. Le costume n'est qu'un "dégagement" sans importance.

Gavarni a eu, avec Balzac, un autre trait commun: les difficultés financières. De nombreux créanciers couraient après ses chances; aussi, en 1848, la peur de Cligny, la prison pour dettes, l'amena en Angleterre. Ce séjour en Angleterre a exercé une influence sensible sur le talent et le caractère de mon père. A Londres, il avait d'abord songé à étudier les dandys; mais, un beau jour, ayant traversé par hasard Whitechapel, il est étonné, saisi par cet enfer grouillant de la misère anglaise. Comme il ne pouvait rester en pleine rue pour regarder à loisir les êtres étranges, les phénomènes qui habitent ce quartier, il loue une chambre et, de sa fenêtre, il se repaît d'un spectacle incessant et varié de toute cette cour bouillonnante des miracles. On retrouve le souvenir de ces heures d'observations dans les "Anglais chez eux."

Mon père resta quatre ans à Londres; il s'en échappa quelque temps pour visiter l'Ecosse, dont il admire et dessine les costumes.

Enfin ma mère et toute la famille ayant désintéressé les créanciers de Gavarni, mon père revint à Paris qu'il ne quitta plus.

Vous avez remarqué que la plupart des œuvres de mon père sont traitées avec un fini et une perfection dans l'exécution vraiment remarquables. C'est qu'il se servait de la lithographie, procédé unique pour mettre en valeur les moindres nuances, rendre les velours, les soies des costumes. Aujourd'hui on travaille plus rapidement, plus scientifiquement; le "gillotage" ne permet pas d'obtenir les anciens résultats.

Mon père n'a jamais été un bohème à la manière des artistes de Montmartre. Il se "tenait", et notamment après son voyage à Londres, il gardait une réserve de gentleman poli mais un peu distant. Non pas Dieu merci, qu'il se soit jamais montré misanthrope, comme le prétendent à tort les Goncourt. Mais on n'avait pas la tentation, en lui parlant de lui taper sur le ventre. Grand, mince, les cheveux châtains, tirant un peu sur le roux, son air de distinction en imposait. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir pour amis quelques joyeux bohèmes: Constantin Guiz, Lorenz,

un satiriste, un philosophe du crayon. Aussi n'a-t-il jamais dessiné d'après un modèle; il composait, de "véritables" bonhomme. Il créait des types.

C'est en cela qu'il se rapproche de Balzac son contemporain et son ami. Tous les deux observent, certes, la nature humaine, c'est-à-dire les milieux les plus divers; ils notent des traits, des physionomies des attitudes, puis rentrés chez eux, s'abandonnent à leur inspiration. Tenez, voici une preuve décisive en ce qui concerne mon père. Sous le titre de "Chemin de Toulon", il a publié une série de forçats, de chevaux de retour, véritable galerie du bonnet vert qui contient des portraits d'une puissance terrifiante. Or mon père n'est jamais allé à Toulon et il ne s'est pas davantage installé sur le chemin du bagne pour prendre, au passage, les figures de criminels les plus caractéristiques. Il a bien fallu qu'il inventât et composât ces personnages. Ce qu'il soignait avant tout, parce qu'elles expriment la nature, l'essence d'un individu, c'est la tête et les mains. A regarder la tête et les mains d'un homme vous reconnaîtrez sans peine son origine, sa vie; elles donnent un signal complet. Le costume n'est qu'un "dégagement" sans importance.

Gavarni a eu, avec Balzac, un autre trait commun: les difficultés financières. De nombreux créanciers couraient après ses chances; aussi, en 1848, la peur de Cligny, la prison pour dettes, l'amena en Angleterre. Ce séjour en Angleterre a exercé une influence sensible sur le talent et le caractère de mon père. A Londres, il avait d'abord songé à étudier les dandys; mais, un beau jour, ayant traversé par hasard Whitechapel, il est étonné, saisi par cet enfer grouillant de la misère anglaise. Comme il ne pouvait rester en pleine rue pour regarder à loisir les êtres étranges, les phénomènes qui habitent ce quartier, il loue une chambre et, de sa fenêtre, il se repaît d'un spectacle incessant et varié de toute cette cour bouillonnante des miracles. On retrouve le souvenir de ces heures d'observations dans les "Anglais chez eux."

Mon père resta quatre ans à Londres; il s'en échappa quelque temps pour visiter l'Ecosse, dont il admire et dessine les costumes.

Enfin ma mère et toute la famille ayant désintéressé les créanciers de Gavarni, mon père revint à Paris qu'il ne quitta plus.

Vous avez remarqué que la plupart des œuvres de mon père sont traitées avec un fini et une perfection dans l'exécution vraiment remarquables. C'est qu'il se servait de la lithographie, procédé unique pour mettre en valeur les moindres nuances, rendre les velours, les soies des costumes. Aujourd'hui on travaille plus rapidement, plus scientifiquement; le "gillotage" ne permet pas d'obtenir les anciens résultats.

Mon père n'a jamais été un bohème à la manière des artistes de Montmartre. Il se "tenait", et notamment après son voyage à Londres, il gardait une réserve de gentleman poli mais un peu distant. Non pas Dieu merci, qu'il se soit jamais montré misanthrope, comme le prétendent à tort les Goncourt. Mais on n'avait pas la tentation, en lui parlant de lui taper sur le ventre. Grand, mince, les cheveux châtains, tirant un peu sur le roux, son air de distinction en imposait. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir pour amis quelques joyeux bohèmes: Constantin Guiz, Lorenz,

un satiriste, un philosophe du crayon. Aussi n'a-t-il jamais dessiné d'après un modèle; il composait, de "véritables" bonhomme. Il créait des types.

Enfin ma mère et toute la famille ayant désintéressé les créanciers de Gavarni, mon père revint à Paris qu'il ne quitta plus.

Vous avez remarqué que la plupart des œuvres de mon père sont traitées avec un fini et une perfection dans l'exécution vraiment remarquables. C'est qu'il se servait de la lithographie, procédé unique pour mettre en valeur les moindres nuances, rendre les velours, les soies des costumes. Aujourd'hui on travaille plus rapidement, plus scientifiquement; le "gillotage" ne permet pas d'obtenir les anciens résultats.

Mon père n'a jamais été un bohème à la manière des artistes de Montmartre. Il se "tenait", et notamment après son voyage à Londres, il gardait une réserve de gentleman poli mais un peu distant. Non pas Dieu merci, qu'il se soit jamais montré misanthrope, comme le prétendent à tort les Goncourt. Mais on n'avait pas la tentation, en lui parlant de lui taper sur le ventre. Grand, mince, les cheveux châtains, tirant un peu sur le roux, son air de distinction en imposait. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir pour amis quelques joyeux bohèmes: Constantin Guiz, Lorenz,

un satiriste, un philosophe du crayon. Aussi n'a-t-il jamais dessiné d'après un modèle; il composait, de "véritables" bonhomme. Il créait des types.

C'est en cela qu'il se rapproche de Balzac son contemporain et son ami. Tous les deux observent, certes, la nature humaine, c